

Protée



Rober Racine

Jean-Pierre Vidal

Volume 27, numéro 2, 1999

La réception

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030559ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030559ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, J.-P. (1999). Rober Racine. *Protée*, 27(2), 57-64.

<https://doi.org/10.7202/030559ar>

ROBER RACINE



Au mur : *Dictionnaire introduction*, 1982. Deux photographies noir et blanc, 228,6 x 132,1cm chacune.

Au sol : *Dictionnaire A*, 1982. Quatre éléments, bois, dictionnaire, verre, encre ; 49 x 121,5 x 121,5cm chaque élément.

Vue de l'installation au Centre international d'art contemporain de Montréal, 1996. Photo : Guy L'Heureux.

LE DÉPLOIEMENT EN REGARD

Entre Wittgenstein qui y voyait « le prolongement de l'organisme » et Burroughs qui, avec une ironie maligne, en faisait un virus venu de l'hyperespace, la langue, pour qui du moins ne se laisse pas endormir par la vulgate consumériste de la communication technicienne, est un espace où l'identité se mesure à l'aune de l'autre, l'invention au système, le continu au discontinu, et le legs assumé à l'événement imprévisible. Située à la lisière du monde et au cœur du sujet, déployée et reçue, elle occupe un seuil en forme de voile, de filtre, de membrane qui bat sourdement, nous innerve et nous donne lieu de musique et loisir d'œil. Jusqu'à ce qu'il y ait récit et paysage.

C'est tout cela que Rober Racine contresigne en une sorte de « ready-made aidé » que Duchamp sans doute n'aurait pas désavoué. Et ce faisant, il produit une sorte d'apocalypse. Car la langue, à proprement parler, on ne saurait la voir. On ne peut même pas la cerner ; tous les dictionnaires sont, par définition, archaïques et incomplets. Mais en proposant ce qui se donne dès lors pour une métaphore en forme de cénotaphe heureux, c'est la distance indispensable à l'adhésion au monde que l'artiste met en scène : le miroir aux alouettes que sont ces dictionnaires éclatés, disposés en champs de morts ou en jardins à la française, fait voir ce qui sert à voir, c'est-à-dire l'instrument de tout discernement, une théorie, au sens grec qui comprend aussi le déploiement, la procession, le cortège.

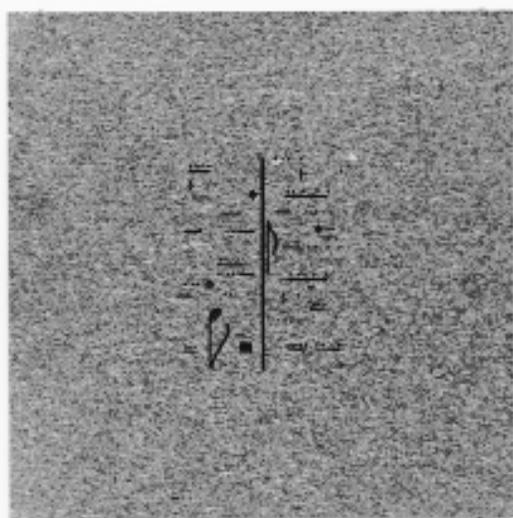
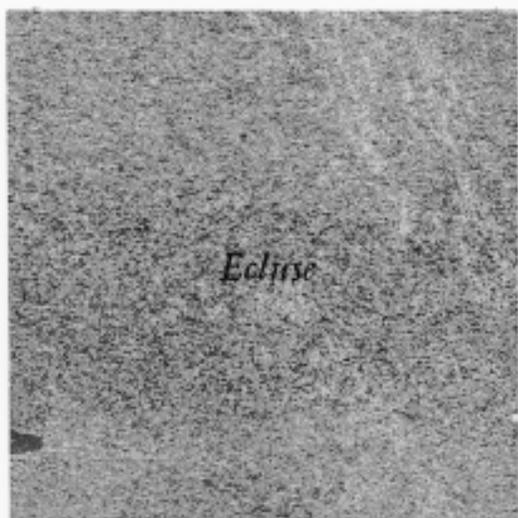
Ouvrir le dictionnaire, le dépecer même, faire de ses entrées des échappées d'espace, c'est aussi rappeler que le signifiant n'est jamais une butée, c'est une trouée, un grand appel d'air où s'engouffre toujours quelque incertain lointain. Et quand au miroir de la déflagration littéraire opérée par Racine, le lecteur-spectateur vient accrocher son œil, saisi par la page-miroir comme par quelque photomaton rieur, il prend langue comme on prend pied. Dans tout ce qui pousse en lui, à travers lui et au-delà de lui. Tout ce qui, harnachant comme malgré lui le chaos de la lettre, lui fait rendre rêve.

Secret, ironique, un artificier patient a mûrement préparé cet envol qui nous advient comme une lumière. Et nous donne à parcourir l'invisible dont nous sommes, au fond, tissés.

Car en regard de cet invisible, la sédimentation interminable de la langue, Rober Racine épelle pour nous sa patience comme un tumulte tranquille, une déflagration indéfiniment ralentie.

Qui nous déploie.

Jean-Pierre Vidal

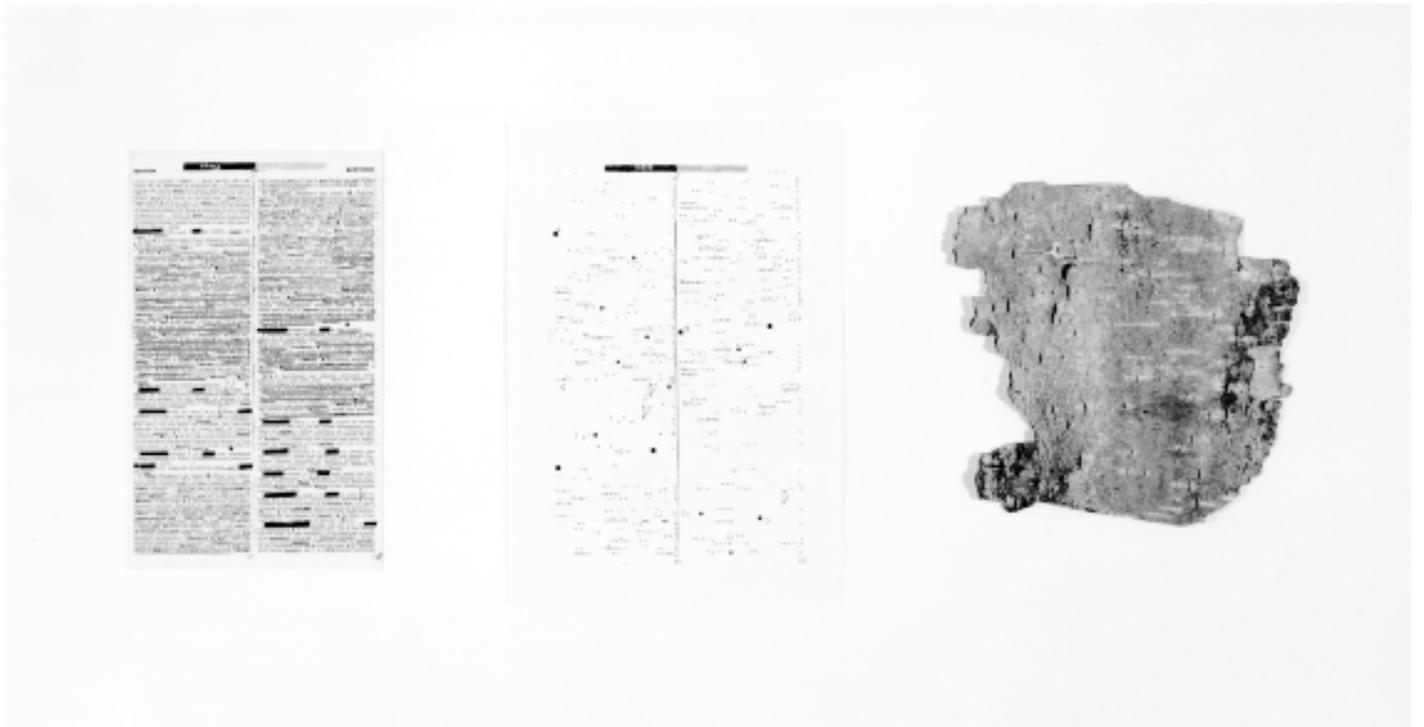


Sextant, 1995. Diptyque, granit gravé ; 59,5 x 59,5cm chaque élément. Photo : Richard-Max Tremblay.



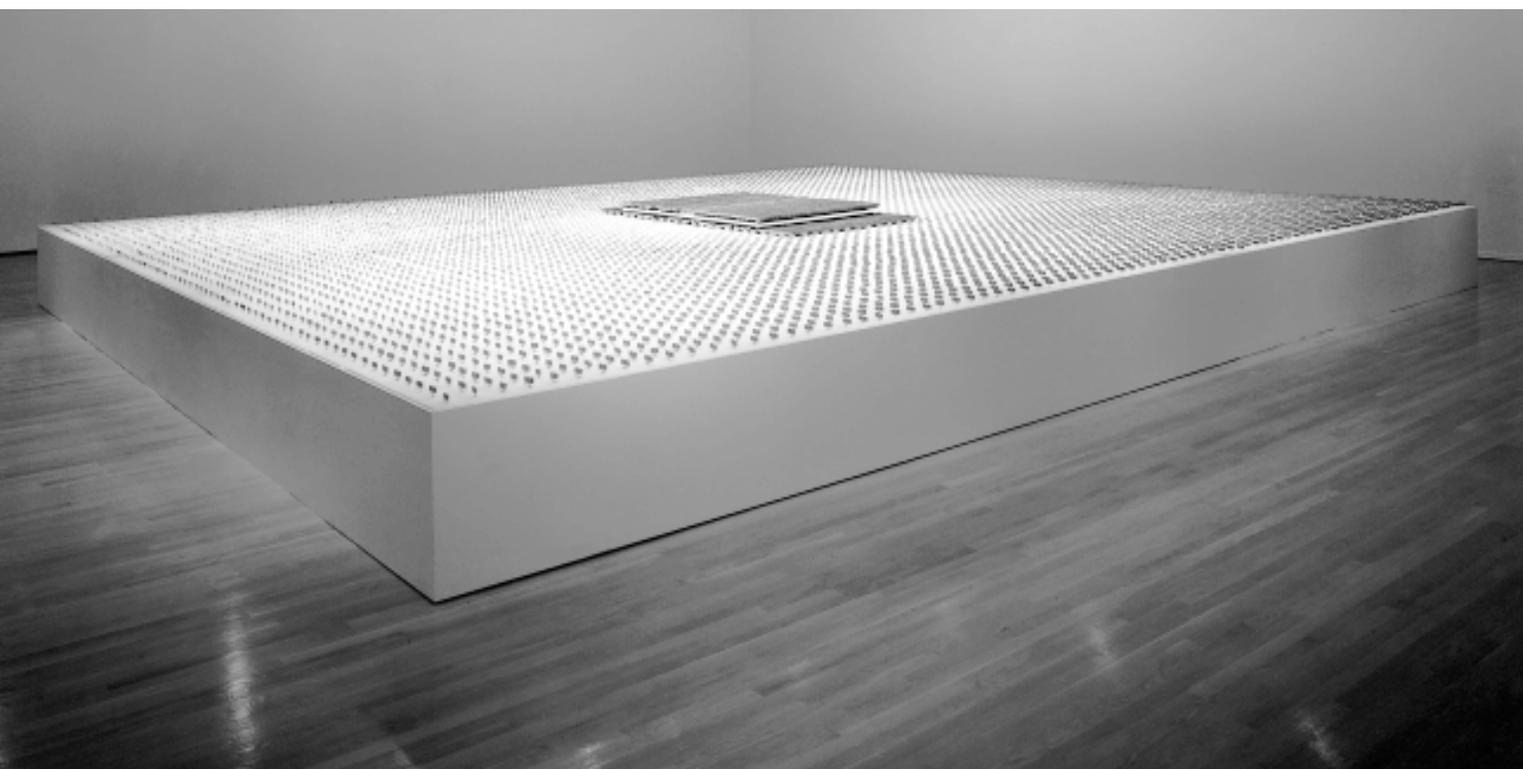
La musique des Pages-Miroirs, 1985.

Installation *Page-Miroir* et boîte sonore (boîtier en bois, magnétophone, bande audio) ; 38 x 38 x 23cm chaque élément.



Dessin d'une Page-Miroir, 1994 (œuvre triple).

Papier, mine de plomb, encre, dorure, polyester miroir et écorce de bouleau ; 41,5 x 80cm encadré. Photo : Richard-Max Tremblay.



Le terrain du dictionnaire A/Z, 1980. Styromousse, bâtonnets de bois, carton, papier ; 16 x 853,4 x 731,5cm.
Vue de l'installation au Musée d'art contemporain de Montréal, 1995. Photo : Richard-Max Tremblay.



Vexations, boîte à épingles, 1979.
Carton, épingles, ruban adhésif ; 6 x 36 x 33cm. Photo: Jean-Jacques Ringuette.

Escalier Salammô, 1980. Installation / performance. Photo : René-Pierre Alain.

